

## Double vie

Sylvie Plessis-Bélair

---

Number 120, Winter 2009

L'espérance de vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13397ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Plessis-Bélair, S. (2009). Double vie. *Moebius*, (120), 91–96.

## SYLVIE PLESSIS-BÉLAIR

### *Double vie*

Il y a un monstre sous mon lit.

Aussitôt que je ferme la lumière et que le silence se fait dans ma chambre, il me fait sentir sa présence. Je commence par entendre sous moi sa respiration, qui devient de plus en plus forte. Puis il se met à gratter le dessous de mon matelas pour mettre ma tête sens dessus dessous, pour me faire comprendre d'avance que c'est lui le plus fin et que je ne lui échapperai pas. Ce soir pas plus que tous les autres soirs. Et quand je suis sur le point de mourir de peur, il glisse une main sous mes couvertures et m'attrape brusquement les orteils de ses longs doigts chauds et poilus. Il chambarde alors tout et puis s'enfuit en emportant quelque chose qui était à l'intérieur de moi.

C'est le monde à l'envers.

Chaque fois que je raconte ça à ma mère, elle se met à rire. Elle me dit que je fais des cauchemars. Elle a installé une veilleuse dans ma chambre. Une belle veilleuse qui éclaire d'une couleur bleu ciel.

J'ai quatre ans et je n'arrive pas à vous faire comprendre que chaque soir il y a un monstre qui sort de dessous mon lit. Et aussitôt que je m'endors, il entre dans mes cauchemars, où il me mange tout rond et où je disparaiss du monde. J'ai peur de mourir de peur dans mes rêves, de ne plus jamais me réveiller. Et de rester prisonnière de mes cauchemars avec le monstre pour l'éternité, de rester toujours seule avec le monstre, seule avec lui dans un monde terrible où la nuit ne finit jamais. Ou pire encore: je pourrais me réveiller le lendemain matin, et que le monstre m'ait si bien effrayée que je serais disparue du monde pour vrai. Je n'existerais plus du tout. J'ai quatre ans et je vais mourir.

Chaque matin j'ai l'impression de devenir un peu plus transparente et de m'effacer du monde. Comme si je devenais un fantôme, et que les gens voyaient à travers moi.

\*

Il y a un monstre dans mon placard.

J'ai sept ans et chaque nuit je me réveille en sursaut en entendant ses grognements, tout droit sortis de mon cauchemar. Il commence à chuchoter tout seul, puis à se parler à voix haute. Il se met ensuite à jurer et à hurler des phrases qui n'ont pas de sens tout en se cognant contre les murs, comme si le placard devenait trop étroit pour le contenir.

Dans ma chambre, la tension monte, vous n'avez pas idée. Le pire, c'est quand j'attends son arrivée, quand tout devient tendu et qu'il n'en finit pas d'attendre avant d'ouvrir la porte du placard. À ce moment, je la sens, la tension qui monte : ça arrive quand l'air devient de plus en plus difficile à respirer, comme si l'oxygène se transformait en mélasse. Quand les secondes deviennent élastiques, quand je sais que ce sera pire dans quelques minutes. Et quand j'aurais envie moi-même de disparaître même si je sais bien que c'est difficile de réapparaître le lendemain matin.

Dans quelques minutes, la porte du placard s'ouvrira à la volée, et il envahira ma chambre et ensuite mon corps. Puis, les murs se refermeront sur nous.

Ce soir il frappe les murs beaucoup plus fort que d'habitude. Je sais ce qui m'attend. Il va exploser comme Hiroshima, dévastant tout dans ma tête, anéantissant les derniers souvenirs de bonheur auxquels j'essaie désespérément de m'accrocher pour me convaincre que le monde continue d'exister en dehors de ma chambre. Je me répète que je n'ai peur de rien. Et j'essaie d'étouffer mes larmes de peur. Et la panique revient chaque fois que je me souviens que lorsque je pleure, le temps s'allonge davantage, comme un élastique qui ne claque jamais. Je fixe le placard avec mes yeux pleins d'eau, tout en me disant que je n'en mourrai pas, mais que c'est ridicule de ne jamais en mourir.

Peut-être que ce soir le monstre restera tapi dans sa cachette malgré tout—et que pour une fois il me laissera dormir en paix. Qu'il ne mettra pas mon lit et ma tête sens dessus dessous. Et que je pourrai aller à l'école la tête tranquille demain matin, moins transparente que d'habitude. Une fois, j'ai parlé du monstre à mon professeur. Qui en a parlé à la travailleuse sociale, qui l'a probablement raconté au monstre parce que la nuit suivante il a mis sa tête tout près de mon oreille pour me chuchoter qu'ils me croient tous folle. Et que si je parlais encore une fois de lui, il me mangerait tout rond, qu'il est capable de me faire disparaître de la surface de la planète s'il veut. Pour me le prouver, il m'a jetée dans un coin de ma chambre et m'a frappée encore et encore.

Quand je ferme les yeux, je le vois. Il est immense, il est couvert de fourrure bleue, il a des yeux mauves et des crocs immenses. De longues griffes au bout des doigts. Il ressemble au Yéti de Tintin, mais en trois dimensions.

Il prend un peu de moi chaque nuit, j'ai l'impression de disparaître un peu plus chaque jour, de devenir complètement vide. Je me transforme en fantôme... Si un jour j'étais assez fantôme pour effrayer le monstre et qu'il dégage de ma chambre, de ma vie et de ma tête, tout serait arrangé!

\*

Il y a un monstre dans le couloir.

J'ai dix ans et je l'entends entrer dans la maison. Il ouvre la porte d'entrée et se dirige directement vers ma chambre en se cognant aux murs du couloir alors qu'il marmonne des mots inintelligibles. Je sens ses pas résonner jusque dans ma poitrine pour faire accélérer les battements de mon cœur. Dans quelques secondes il ouvrira brusquement la porte de ma chambre et prendra bien soin de la refermer sur nous. Il s'approchera de mon lit alors que je tenterai de continuer à respirer l'air aussi lourd que du liquide. Il se penchera sur moi et approchera ses dents de mon cou—le monstre est un vampire qui m'enlève un peu de vie chaque nuit. Si j'essaie de déguerpir, il me rattrape pour me jeter dans un coin de la pièce et abattre sa colère sur moi. Il

explose en dévastant tout autour de lui pour n'y laisser que du vide. Pour me laisser seule dans une atmosphère trop légère.

Mais pour l'instant, je l'attends.

La tête du monstre apparaîtra au-dessus de moi dans mon cauchemar. Quand il se met en colère, ses yeux sont brillants et sa mâchoire serrée.

Je ne veux plus fermer les yeux. Si je les ferme, je n'aurai plus de corps lorsque je les rouvrirai. J'ai peur qu'il parte avec mon corps et qu'il me laisse derrière, seule dans ma chambre. J'ai peur de perdre mon corps. Il met ma tête à l'envers et chaque matin, je deviens un peu plus transparente que le matin d'avant—et chaque soir, les secondes me paraissent des heures et l'atmosphère pèse des tonnes sur moi. Le monstre entre dans ma chambre et puis à l'intérieur de moi. Je sens que les murs pourraient s'écrouler sur nous tellement l'air se fait rare dans la pièce.

Qui est-ce que je suis? Je ne suis pas moi. Je suis peut-être le monstre parce que le monstre entre dans moi chaque nuit. Je suis une partie du monstre. Je suis peut-être déjà morte. Ou peut-être une morte-vivante, aussi forte que la peur!

\*

J'ai dix-huit ans et je n'ai pas revu le monstre depuis l'âge de douze ans, depuis le jour où ma mère a quitté son chum. Depuis ce jour j'ai quitté la maison hantée et nous avons déménagé de Montréal pour vivre à Québec. La nuit avant mon départ a été terrible, pire que tout ce qu'il m'avait fait subir auparavant. Il m'a expliqué que si jamais je révélais sa présence dans cette maison hantée, il me retrouverait et me tuerait. J'étais foutue.

Ce matin, je marchais pour me rendre au travail. De Limoilou jusqu'au resto dans le Vieux-Québec. Je suis partie comme à l'habitude, avant le lever du soleil. L'atmosphère obscure m'enveloppait et mes pas résonnaient, solitaires, de l'appartement jusqu'à l'abribus situé à quelques rues de là. Quelques alcooliques traînaient encore après la sortie des bars, d'autres dormaient sur le trottoir au milieu des

seringues, mi-morts mi-vivants sous le ciel étoilé. Je suis montée dans le bus. Une lumière verdâtre éclairait les quelques passagers. Les fenêtres étaient presque opaques à cause de la neige sale.

J'ai tiré sur le cordon jaune et l'autobus s'est arrêté au haut de l'escalier de la Basse-Ville. J'ai fait quelques pas en sortant du bus, et me suis arrêtée net. À côté de l'arrêt de bus se trouvait une boîte de métal rouge portant l'emblème du *Journal de Québec*.

Il y avait un monstre sur la première page du journal. Le même que celui de la maison hantée, avec quelques rides de plus, et des menottes. Jacques Ducharme. Cinquante-trois ans. Pédophile. A violé sept enfants sur une période de dix-neuf ans.

J'ai donné un grand coup de pied dans la vitre qui a éclaté en mille morceaux et j'ai saisi une de ces feuilles de chou en tremblant. Debout sur les éclats de verre qui scintillaient comme des milliers d'étoiles sous mes pieds, j'ai tenté de lire les lettres brouillées qui se tenaient fièrement alignées sur le papier.

Parce que tant qu'elles ne sont pas dites avec des mots, certaines choses n'existent pas.

*Une sentence de quatre ans moins un jour de pénitencier a été réclamée hier contre Jacques Ducharme, un homme de 53 ans de Longueuil, qui s'est reconnu coupable d'attentats à la pudeur sur sept jeunes filles sur une période de 19 ans. Celles-ci avaient entre quatre et treize ans au moment des agressions. Deux d'entre elles étaient les enfants de son ex-conjointe. L'avocat de la défense a invoqué des circonstances atténuantes, alors que l'avocat de la Couronne a plaidé les vies détruites des victimes...*

Parce que les choses paraissent toujours beaucoup moins pires quand elles sont dites d'une manière pas claire.

J'ai quatre ans et j'apprends à faire du vélo à deux roues. Le monstre marche calmement derrière moi.

J'ai neuf ans et je fais du théâtre dans le gymnase de l'école. Le monstre fait partie de l'auditoire et m'observe. Il viendra me féliciter, il viendra faire des façons à mon

professeur et à mes copains, et puis il me ramènera à la maison pour venir se glisser sous mon lit, juste en dessous de moi. C'est le monde à l'envers.

J'ai onze ans et je fais une sortie éducative avec la classe — une journée au musée. Avant que je monte dans l'autobus jaune, le monstre me dit qu'il m'attendra à mon retour. À Montréal, je profite d'un moment de distraction du professeur pour m'enfuir du musée. Ce sera une semaine de retenue.

Le soleil levant, ce matin-là, donne au ciel une teinte rougeâtre. Les immeubles se mettent en mouvement pour se refermer sur moi.